

Käthe Kollwitz

JOURNAL, 1908-1943

Extraits traduits de l'allemand par
Micheline Doizelet & Sylvie Doizelet

Présentation de
Sylvie Doizelet

L'Atelier contemporain
François-Marie Deyrolle éditeur

L'avant-dernière nuit, j'ai rêvé que dans la rue brusquement tout devenait sombre. Je ne pouvais plus rien voir. Karl me conduisait. Il me dit que j'allais sans doute devenir aveugle. Je me souviens que je lui répondais : « Mais il faut pourtant que je travaille. »

K.K., *Journal*, 23 février 1918.

UNE VIE EN QUELQUES DATES

Il lui arrive de parler de Berlin comme de sa ville natale, mais c'est à Königsberg, (rebaptisée en 1946 Kaliningrad), que naît Käthe Kollwitz, le 8 juillet 1867. Ses parents, Katharina et Karl Schmidt, auront quatre enfants, Konrad, Julie, Käthe, Lise. Le premier né, Julius, et le dernier né, Benjamin, ne survivront que quelques mois.

Élevées dans une grande liberté, l'enfant Käthe et sa sœur Lise déambulent seules dans le quartier des docks et des entrepôts; elles observent les marins, les ouvriers, admirent leur endurance et leur habileté. « Nous flânions à travers toute la ville, en dehors des portes et dans le port. Là nous regardions les portefaix, le chargement et le déchargement des navires, et leur passage lorsque



Käthe Schmidt (1872).

Käthe Schmidt et ses frères
et sœurs Lisbeth,
Konrad et Julie (1880).



les ponts étaient levés. Nous flânions dans le château, près de la cathédrale, dans les prairies de Pregel. Nous savions où étaient amarrés les bateaux de céréales, avec leurs matelots habillés de peaux de mouton. C'étaient des Russes ou des Lituaniens, de naturel joyeux. Le soir, sur les barges, ils jouaient de l'accordéon et dansaient.» (*Souvenirs*, 1923) Les deux sœurs aiment aussi s'aventurer jusqu'à la gare et assister à l'arrivée des voyageurs qui font halte là entre Saint-Petersbourg et Paris.

Très jeune, elle choisit comme compagnon Goethe et, sa vie durant, puisera dans cette œuvre matière à penser et réconfort. La littérature, la musique et les arts sont très présents dans l'éducation des enfants. Karl Schmidt aime lire à voix haute devant l'assemblée familiale, avec une prédilection pour les récits de misère et de révolte : la terrible répression de l'émeute ouvrière de Mars 1848 à Berlin, les poèmes de Heinrich Heine sur la révolte des tisserands de Silésie et ceux de Thomas Hood qui retracent le sort des ouvriers anglais en 1843 :

Les doigts fatigués, usés,
Les paupières lourdes et rougies,
Une femme en haillons passe son aiguille,
Un point, un point, un point,
Encore et encore, encore et encore,
La pauvreté, la faim, la crasse
L'environnent, et pourtant
On l'entend chanter...
(...)
Mais pourquoi mon thème est-il la mort ?
Ce fantôme d'os macabre,
Je ne crains pas sa terrible forme,
Elle me ressemble tellement...



Karl Kollwitz (1875).



Käthe Schmidt habillée en gardeuse d'oies à une fête costumée (1875).

Käthe a seize ans lorsqu'elle dessine pour la première fois des ouvriers – dessins inspirés tant par les poèmes entendus que par ses explorations des quartiers pauvres de Königsberg. Ses parents lui demandent pourquoi elle ne choisit pas de « beaux sujets » de dessin. Mais ils *sont* beaux, répond-elle.

L'année de ses dix-sept ans, son grand-père maternel, Julius Rupp, meurt. Prédicateur aux idées non orthodoxes, fondateur d'une « communauté libre » aux idées proches de celles de Lessing et Kant, son influence restera essentielle pour Käthe. Avec sa mère et Lise, elle découvre Berlin et Munich, et séjourne quelque temps en Engadine. Bientôt, elle se fiance avec Karl Kollwitz, un ami de son frère Konrad.

En 1886, Käthe part étudier à Berlin, à l'École des artistes, en classe de peinture. Elle est l'élève de Karl Stauffer-Bern, qui attire son attention sur le graveur Max Klinger. Au bout d'un an, elle revient à Königsberg, où elle prend des cours chez l'artiste Emil Neide, qui aime peindre le monde des criminels et des délinquants (son frère est commissaire de police).

Puis, en 1899, elle part cette fois-ci étudier à Munich, où la vie lui plaît infiniment. « À Munich j'ai beaucoup appris. La journée était occupée par le travail, le soir on s'amusait, on allait dans les caves à bière, on faisait des excursions dans les environs. » Elle lit Ibsen et Bjørnson, et s'attaque à des études au fusain inspirées du roman *Germinal* de Zola.

Revenue à Königsberg en 1890, Elle poursuit son travail sur *Germinal* et son ancien professeur, Rudolph Mauer, l'initie aux techniques de lithographie. Le 14 juin 1891, elle épouse Karl Kollwitz, et tous deux s'installent à Berlin, où Karl termine son internat en médecine. « À l'été 1891, nous nous installions dans l'appartement du nord de Berlin que nous devions occuper pendant cinquante ans. Mon mari était pour l'essentiel médecin des caisses de maladie et il fut très bientôt surchargé de travail. »

25 Weissenburgerstraße, un immeuble d'angle, non loin de la place Wörther dans le quartier jadis ouvrier de Brenzlauer, Karl et Käthe



Classe de Ludwig Herterich
à l'«*École des artistes*»,
Munich (1887-1888).



Käthe Kollwitz avec ses fils Hans
et Peter (1909).

exercent tous deux leur activité en ces murs. Käthe n'a pas besoin d'aller loin pour découvrir les êtres humains qu'elle dessine sans relâche – chômeurs, affamés, alcooliques, désespérés. Ses modèles sont les patients de Karl et les voisins du quartier, surtout les ouvrières et leurs enfants.

À Berlin, elle prend connaissance du pamphlet en faveur du dessin, *Peinture et Dessin* de Max Klinger. Pour lui, certains sujets appellent, nécessitent, d'être dessinés. Les arts graphiques conviennent mieux que la peinture pour exprimer les aspects les plus sombres de l'existence.

Käthe lit et relit ces pages avec passion, et comprend que sa vocation n'est pas de devenir peintre. La force de son œuvre graphique naîtra du seul noir et blanc, si l'on excepte quelques gravures et dessins où l'on trouve de la couleur.

Elle acquiert une petite presse et travaille la gravure dans la cuisine. La pièce attenant au cabinet de consultation de Karl, au deuxième étage, est transformée en atelier. Tout comme ses parents, son mari fait montre d'une exceptionnelle largeur d'esprit pour l'époque. Il admire les œuvres de sa femme et fait tout son possible pour faciliter son travail. Pendant des années, leur vie s'écoule ainsi : les patients de Karl, les dessins et gravures de Käthe, dans un quotidien sobre et harmonieux. Le 14 mai 1892, leur premier fils, Hans, naît.

Le 26 février 1893, elle assiste à la représentation des *Tisserands*, une pièce de Gerhart Hauptmann sur la révolte brimée de 1844 en Silésie, révolte qu'elle connaît déjà par les lectures en famille. Elle abandonne la série inspirée de *Germinal*, et commence le cycle de gravures qui lui apportera la renommée : *Une Révolte des Tisserands*. Ce travail lui prend cinq années.

Le 6 février 1896, naît un deuxième fils, Peter.

Tranquillement – avec l'aide d'une gouvernante, Lina, qui restera plus de cinquante ans dans la famille – Käthe associe ses tâches de mère et



Käthe Kollwitz avec une plaque de cuivre (1910); photographie de Hänse Hermann.

Peter Kollwitz soldat (1914).

d'artiste. Elle travaille des heures entières dans son atelier, mais est là pour accueillir ses deux garçons après leur journée d'école.

En 1898, la série des six gravures *Une Révolte des Tisserands* est terminée. Elles sont exposées à la Große Berliner Kunstausstellung et proposées pour une petite médaille d'or. Guillaume II, qui n'a que mépris pour cet « art des caniveaux » montrant la misère sociale, empêche cette distinction. Mais *Une Révolte des Tisserands* fait sensation, et Käthe Kollwitz est désormais une artiste qui compte dans le paysage artistique, où bientôt – en 1899 – sera fondée la Sécession Berlinoise, dont elle sera membre de 1901 à 1913, et où elle exposera régulièrement dès sa création.

En 1901, le public peut admirer une eau-forte : *Danse autour de la guillotine* (appelée aujourd'hui *La Carmagnole*), inspirée du *Conte des deux villes* de Dickens. C'est aussi en 1901 qu'elle se rend à Paris pour la première fois. Elle visite l'atelier de Théophile A. Steinlein et acquiert, chez Ambroise Vollard, un pastel de Picasso. Elle est exposée à la Galerie Charles Hessele.

De retour à Berlin, elle s'attaque à un nouveau cycle de gravures, *La Guerre des Paysans*. En 1903, pour une esquisse *Femme avec enfant mort* elle pose devant un miroir avec son plus jeune fils, Peter, âgé de sept ans. Elle est très nerveuse, et Peter lui dit : « Calme-toi, maman. Ce sera très beau. »

En 1904, elle retourne à Paris pour quelques semaines. Elle suit des cours à l'Académie Jullian et se familiarise avec les techniques de la sculpture. Elle visite les deux ateliers de Rodin, à Paris et Meudon. Elle admire son *Balzac*. Depuis toujours, elle est une grande lectrice des écrivains français, Zola, Hugo, Balzac, Baudelaire... Les quelques dessins et gravures où l'on trouve de la couleur dans son œuvre datent de cette époque.

En 1907, le cycle *La Guerre des Paysans* (qu'elle ne terminera qu'en 1908) lui vaut le Prix de la Villa Romana, et lui permet de séjourner plusieurs mois à Florence. Son fils Peter l'accompagne un temps. Avec une amie, elles feront le trajet de Florence à Rome à pied : trois semaines de marche !



Käthe Kollwitz et son fils Hans soldat (1914-1916).



Käthe Kollwitz avec les enfants de Hans, à Berlin, dans le quartier Lichtenrade (1926).

Jusqu'à son quarantième anniversaire, elle se dit heureuse. Elle travaille beaucoup, ses enfants grandissent, toute la famille se porte bien. Karl regrette d'avoir trop peu de temps pour lui mais il aime l'animation qui règne Weissenburgerstraße. Chaque jeudi soir, l'appartement est ouvert aux amis, aux étudiants de Käthe, aux émigrés russes, à toutes sortes d'inconnus curieux de rencontrer l'artiste.

À partir de septembre 1908, nous pouvons suivre le déroulement de son quotidien et de ses pensées grâce à son *Journal*. Dès les premières pages, le ton est donné : Käthe note la plainte d'une patiente de Karl, dont le mari chômeur se trouve réduit à jouer de l'orgue de Barbarie – le symbole même de la misère. De 1908 à 1910, elle collabore à la revue satirique *Simplicissimus*. Elle y traite en 14 dessins (les *Images de la Misère*) la pauvreté et la détresse sociale.

Hans a seize ans, Peter huit. Depuis un certain temps, l'œuvre de Käthe se concentre sur le thème « Mère et enfant ». Parfois, la mort vient gâcher le tableau, mais de nombreux dessins ne montrent que l'amour paisible qui unit l'un et l'autre, l'enfant et sa mère. En avril 1910, elle note : « Cette période de ma vie me semble très belle. Je n'ai pas encore été frappée par de grandes douleurs. » Cette même année, elle s'essaie à la sculpture, mais ne se sent pas encore prête.

L'empire germanique s'enrichit, s'arme, s'étend. Mais plus il semble prospérer, et plus la misère souterraine grandit. En 1912, celui qui deviendra ministre des affaires étrangères, Walther Rathenau, écrit : « Où que je porte mon regard, je vois des ombres s'élever. Je les vois le soir, lorsque j'arpente les rues de Berlin ; les signes de notre richesse nous narguent et nous trompent ; depuis des décennies, jamais l'Allemagne n'a été aussi proche d'un sombre destin ».

Ce sombre destin, la misère dans les rues de Berlin derrière la façade de bravoure, Käthe les voit et les dessine depuis longtemps.



Karl et Käthe Kollwitz en vacances en famille à Hiddensee, avec leur fils Hans et son épouse Otilie et leurs enfants (1927).



Käthe Kollwitz à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin (1927).

Hans rêve de faire du théâtre, et Peter de peindre. Hans est, de nature, indécis. Peter, beaucoup plus volontaire.

Fin 1912. Käthe a quarante-cinq ans. Son *Journal* exprime un sentiment d'insatisfaction, dans le travail et de manière générale. Elle souhaite se consacrer de plus en plus à la sculpture et ne cesse de se demander si elle est sur la bonne voie. En 1913, elle a le plaisir de voir éditer le premier catalogue complet de son œuvre graphique. L'édition française est en préparation, lorsque survient la guerre.

Déconcertés, inquiets, Karl et Käthe assistent à l'enthousiasme de leurs deux fils. Karl essaie de les retenir. Qu'au moins ils ne devancent pas l'appel. Les sentiments de Käthe sont partagés.

Le 12 octobre 1914, elle se rend à la caserne où Peter attend d'être envoyé au front. Mère et fils se font leurs adieux. Le 13 octobre, elle note dans son *Journal*: « Journée très difficile. » Le 24: « Première lettre de Peter. Il écrit qu'ils entendent déjà le bruit des canons. » C'est le vendredi 30 octobre qu'elle apprend que Peter a été tué, le 22, près de Diksmuide. Le 10 novembre, elle note dans son *Journal* les vers de Gottfried Keller :

« Maintenant je suis devenu maître dans l'art de tisser le chagrin et la douleur

Je tisse jour et nuit un lourd manteau de deuil »

Dès le 1^{er} décembre 1914, la mort de Peter devient le centre de gravité de son œuvre: « Cette nuit j'ai eu l'idée d'un monument pour Peter. » Pendant plus de dix-sept ans, cette « idée » sera la ligne directrice de son travail, longue et active méditation qui trouve son aboutissement dans *Les Parents en Deuil*, deux statues qui seront placées, sous son regard et celui de Karl, dans le cimetière militaire de Roggevelde, en Belgique flamande, fin juillet 1932. Cet hommage à son fils disparu s'accompagne d'une réflexion sur l'absurdité de la guerre qui lui vaut, de son vivant, d'être classée comme « pacifiste ».



Le jury de l'Académie Prussienne des Arts : Philipp Franck, August Kraus, Käthe Kollwitz, Max Liebermann, Fritz Klimsch, Ulrich Hübner (1927).



Käthe et Karl Kollwitz (1931).

Pendant les années de guerre, elle écrit de nombreuses lettres et articles pour le journal socialiste *Vorwärts* ou le *Vossische Zeitung*. L'absurdité du « combat jusqu'à la fin » prôné par le poète Richard Dehmel en octobre 1918, lui inspire une longue réponse sous forme de lettre, refusée par un quotidien mais aussitôt publiée dans un autre. Cette lettre, qui se termine par la citation de Goethe « Les graines de semence ne doivent pas être moulues » (*Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*) aura un écho retentissant et provoquera de nombreuses réactions.

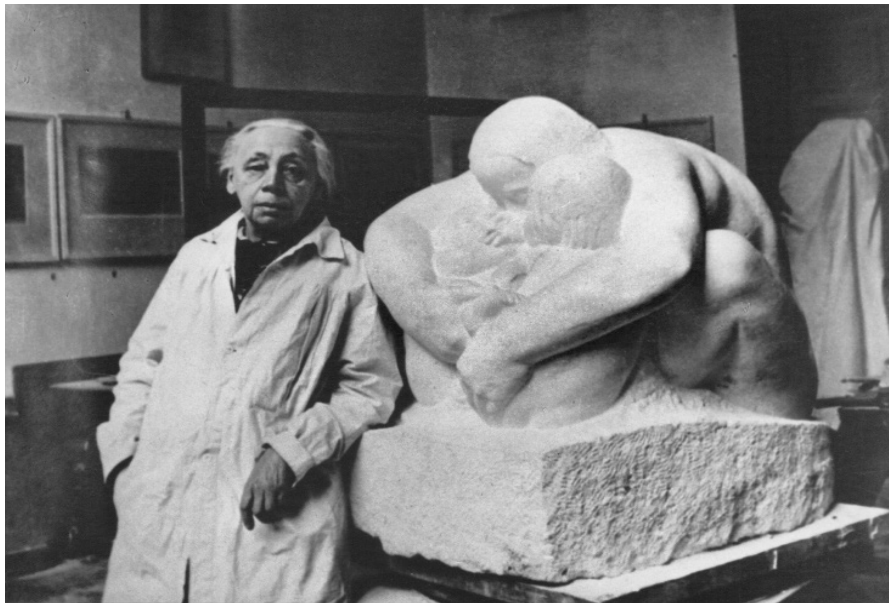
Ce sont pour elle des années de travail intense. La douleur de la perte de Peter est à la fois un obstacle et une force. « J'ai fait un dessin : la mère qui tient son fils mort dans ses bras et le laisse glisser. Je pourrais faire cent dessins semblables et cependant je ne m'approche pas de lui ainsi. Je le cherche, comme si dans le travail je devais à tout prix le trouver. »

« La guerre est finie, mais ce n'est pas la paix. » Les mois qui suivent l'armistice sont très sombres et, particulièrement à Berlin, sanglants. Le 15 janvier 1919, l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg provoque une nouvelle vague de violence. Pendant deux ans, Käthe travaille à une œuvre en mémoire de Karl Liebknecht, passant comme à son habitude par toutes les formes de techniques, esquisse, eau-forte, lithographie, gravure sur bois.

En 1919, elle est la première femme à être élue à l'Académie des Beaux-Arts de Prusse, avant d'être nommée professeur. L'Académie lui octroie un atelier. Elle réalise plusieurs affiches pour l'Aide Internationale aux Ouvriers. Son fils Hans, devenu médecin, se marie. Un petit-fils naît, en 1921. La question se pose : peut-on l'appeler Peter, comme le disparu ? La réponse est non. Et pourtant, il sera nommé Peter Kollwitz « le petit Peter ». Hans et son épouse Ottilie auront bientôt d'autres enfants, les jumelles Jutta et Jordis (1923) et Arne-Andreas (1930). Karl et Käthe sont très présents, et le quotidien donne lieu à de nombreux rites. Les anniversaires sont de véritables célébrations, comme il se doit dans ce pays.



Käthe et Karl Kollwitz
sur leur balcon
à Karlstein,
près de Bad Reichenhall
(1935).



Käthe Kollwitz dans son atelier, klosterstraße à Berlin, devant sa sculpture
Mère avec deux enfants (1938).

En 1923, elle achève un cycle de sept gravures sur bois : *La Guerre*.

Mais rien ne la rend plus heureuse que d'être régulièrement sollicitée pour des dessins engagés, des affiches. « Vienne meurt ! Sauvez ses enfants », « Aidez la Russie ». Celle-ci est diffusée dans toute l'Allemagne pour récolter des fonds et lutter contre la famine en Russie. « Du Pain ! » « Guerre à la guerre ». Et « Plus jamais la guerre », Nie Wieder Krieg.

En 1925, sa mère, Katharina Schmidt, meurt. Depuis des années, elle vivait avec Käthe et Karl ; Käthe lui avait préparé la chambre de Peter, cette pièce tout d'abord transformée en mausolée, puis vidée des souvenirs du jeune disparu pour laisser place à la vieille femme devenue veuve.

En 1926, une importante exposition de ses œuvres est organisée à New York. C'est aussi l'année où Karl et elle se rendent en Belgique – en Flandre –, pour se recueillir sur la tombe de Peter et repérer les lieux, chercher l'emplacement où seront placées les deux statues des *Parents*. Käthe raconte longuement ce pèlerinage et cette recherche dans une lettre à son fils Hans, qui se termine par les mots : « Cette nuit j'ai rêvé qu'une nouvelle guerre menaçait d'éclater. »

En 1927, Karl et Käthe sont invités en Russie, pour célébrer le dixième anniversaire de la révolution. Dans une lettre, elle dit être « enivrée par la Russie. » À Moscou, elle reste un long moment devant la dépouille de Lénine, et la fixe en silence. Pendant son séjour, ce sont les hordes d'enfants affamés, mendiants et vagabonds qui la marquent le plus.

Son soixantième anniversaire est célébré dans tout le pays par de nombreuses récompenses et expositions. Elle reçoit des centaines de lettres ou télégrammes ce jour-là. Les honneurs continuent d'affluer. Le 21 avril 1928, elle note : « J'apprends que le Ministère m'a nommée directrice d'un cours magistral. Un grand atelier, un beau traitement. » À l'automne de la même année, elle signe une protestation contre la décision du gouvernement de bâtir un cuirassier – une étape de plus dans la course à

l'armement. La dépression économique, la faim, le chômage augmentent de manière dramatique. Les élections de septembre 1930 voient le parti national-socialiste accéder à la deuxième place. Les dessins et lithographies se succèdent, *Démonstration* (1931), un groupe, calme mais déterminé, de manifestants. En 1932, les Kollwitz retournent en Belgique assister à l'installation des deux statues des *Parents en deuil* – enfin achevées – dans le cimetière de Roggevelde. À son retour à Berlin, elle reçoit, pour son 66^e anniversaire, une lettre d'un homme emprisonné pour refus d'accomplir son service militaire. Elle lui répond avec chaleur, lui décrit la Tour de la Paix qu'ils ont vue à Diksmuide, où les mots « Plus Jamais la Guerre » sont gravés en quatre langues, l'allemand, le néerlandais, le français et l'anglais. « Vous, vous êtes allé jusqu'à la prison pour soutenir ce credo, lui écrit-elle. Et je vous félicite de votre action. »

Un mois avant les élections de juillet 1932 au Reichstag, Käthe et Karl signent « L'Appel Urgent à l'Unité » (des partis social-démocrate et communiste), lancé par la Ligue Internationale Socialiste. 33 intellectuels donneront leur voix, dont Albert Einstein et Heinrich Mann.

Une semaine avant l'arrivée au pouvoir d'Hitler le 30 janvier 1933, le sculpteur, dessinateur et écrivain Ernst Barlach, dont Käthe se sent très proche dans sa conception artistique, s'exprime à la radio et incite les artistes à résister contre la menace nazie. Le 13 février, Heinrich Mann soumet de nouveau l'« Appel à l'Unité ». Cette fois-ci, 19 signatures seulement sont recueillies (dont celles de Karl et Käthe). Le ministre de l'éducation menace de fermer l'Académie des Arts de Prusse, si Käthe Kollwitz et Heinrich Mann ne démissionnent pas. Elle perd son poste de professeur, puis son atelier, et à partir de 1935, la possibilité d'exposer. En 1934, elle trouvera dans l'atelier collectif de la Klosterstraße un nouvel espace de travail pour achever sa grande sculpture *Mère avec deux enfants*. Karl, de son côté, sera démis de ses fonctions à la Caisse de maladie.

À l'automne 1936, juste après les Jeux Olympiques, l'Académie des Arts de Berlin organise une grande exposition célébrant 150 années de sculpture en Allemagne. On fait comprendre à Käthe Kollwitz que ses œuvres sont indésirables. Bientôt elles sont retirées des Musées. Une librairie-galerie parviendra à recueillir quelques sculptures et dessins que des visiteurs peuvent découvrir clandestinement. Le bannissement dans les musées allemands n'empêche pas son œuvre graphique d'être diffusée : dessins, lithographies, gravures sur bois et eaux-fortes circulent dans de nombreux pays d'Europe et en Amérique.

Si les autodafés de livres ont eu lieu dès mars 1933, c'est en mars 1939 que Goebbels organise la destruction des œuvres qui (après l'exposition « d'art dégénéré » de juillet 1937 à Munich) n'ont pas été vendues à l'étranger, mais entreposées à Berlin : quelques 5000 dessins, tableaux et gravures seront jetés au feu (pas ceux de Käthe Kollwitz heureusement).

Käthe Kollwitz vieillit, désespérée. Elle travaille beaucoup. C'est à la fin des années trente qu'elle réalise des sculptures comme *Pietà* ou *La Tour des Mères*. L'été 1934, elle a commencé un dernier grand cycle de huit lithographies : *La Mort*, « un thème inépuisable », qu'elle terminera en 1937. Le 24 octobre 1938, le décès de Barlach l'affecte terriblement. Elle parviendra à exprimer toute sa tristesse en exécutant le relief de bronze *Lamentation* (qui sera terminé en 1941). Deux semaines plus tard, du 9 au 10 novembre 1938, la « Nuit de Cristal ». Les Kollwitz ne songent pas à quitter l'Allemagne. Ils n'ont pas d'économies, se sentent vieux et fatigués (Karl a 70 ans).

Début 1939, Karl Kollwitz souffre d'une grippe, qui se transforme en pneumonie et dont il ne se remettra pas. Il meurt le 20 juillet 1940. Leur fils, Hans, note : « À partir de ce moment, les forces de ma mère déclinent visiblement. »

L'absence de Karl, la guerre. Le peintre Otto Nagel se souvient d'une visite, au 25 Weissenburgerstraße, en 1941 – l'appartement est plein à

craquer d'ébauches, de plâtres, de moulages. « Elle était plongée dans le chagrin de son deuil, mais brûlait aussi de rage contre les actions barbares du régime nazi tout autour d'elle. Par la fenêtre qui donnait sur le petit parc, se sont fait entendre les clameurs des Jeunesses Hitlériennes. “Je ne peux plus entendre cela”, a-t-elle explosé, désespérée. »

Le 22 septembre 1942, le « petit Peter », soldat, tombe sur le front Russe. « Sacrifié lui-aussi. Et à quoi ? Et pour quoi ? »

En 1943, une jeune sculptrice, Margret Böning, arrive à la convaincre de quitter Berlin et de venir habiter avec elle, à la campagne. Puis ce sera un autre refuge : Moritzburg, où le Prince Ernst Heinrich de Saxe, grand admirateur de son travail, l'invite à résider. Käthe est très affaiblie, à présent elle ne travaille plus. Mais elle écrit encore quelques lettres. « Les villes d'Allemagne ne sont plus que décombres. Mais le pire de tout cela, c'est que chaque guerre contient en son sein une contre-guerre, la guerre suivante. La guerre répond à la guerre. »

Le 23 novembre 1943, à Berlin, l'immeuble du 25, Weissenburgerstraße est bombardé, et toutes les œuvres que Hans n'a pas eu le temps de mettre à l'abri sont détruites.

Sa santé décline, sa vue baisse, dans son esprit « tout se mélange ». Elle est sujette à de nombreux malaises cardiaques, et à des rêves épuisants. Mais chaque soir, sa petite fille Jutta lui lit quelques passages de Goethe, *Poésie et Vérité*.

Sa dernière lettre, adressée à Hans et sa famille, est datée du 16 avril 1945. « La guerre m'a accompagnée jusqu'à la fin. » Elle meurt le 22 avril, quelques jours avant la capitulation de l'Allemagne.

LE JOURNAL

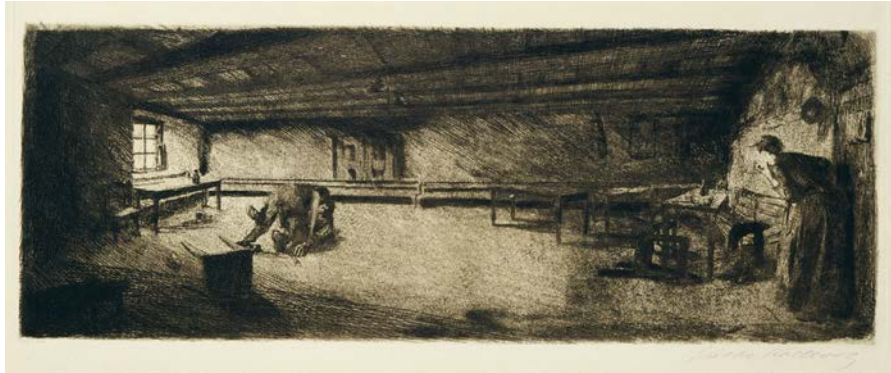
« “Aujourd'hui j'ai cherché un nouveau travail à entreprendre.” Ainsi commence le premier des dix cahiers en toile cirée noire, conservés aujourd'hui dans les archives Käthe Kollwitz de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Käthe a 41 ans. Le grand cycle de gravures *La guerre des paysans* est achevé, il lui a permis d'obtenir le prix Villa Romana pour un séjour d'études à Florence, elle est une artiste reconnue, suivie de près par les critiques, ses œuvres sont acquises par les grands musées. Mais elle se sent vide, insatisfaite. Une crise artistique se prépare », écrit en 1988 Jutta Bohnke-Kollwitz, la petite fille de Käthe Kollwitz, dans sa présentation de la nouvelle édition, en Allemagne, du *Journal*.

Septembre 1908 à septembre 1914. Les six premières années, une forme d'équilibre semble dominer. Les visions de la misère – patients de Karl, femmes en guenilles dans les rues, familles trop nombreuses – alternent avec les rituels familiaux – anniversaires, soirées de lecture en commun, réflexions sur le caractère des deux garçons, Peter et Hans. De temps à autre, une image qui dénote le regard toujours à l'affût : « J'ai vu sur la place un petit garçon qui venait de découvrir son ombre. »

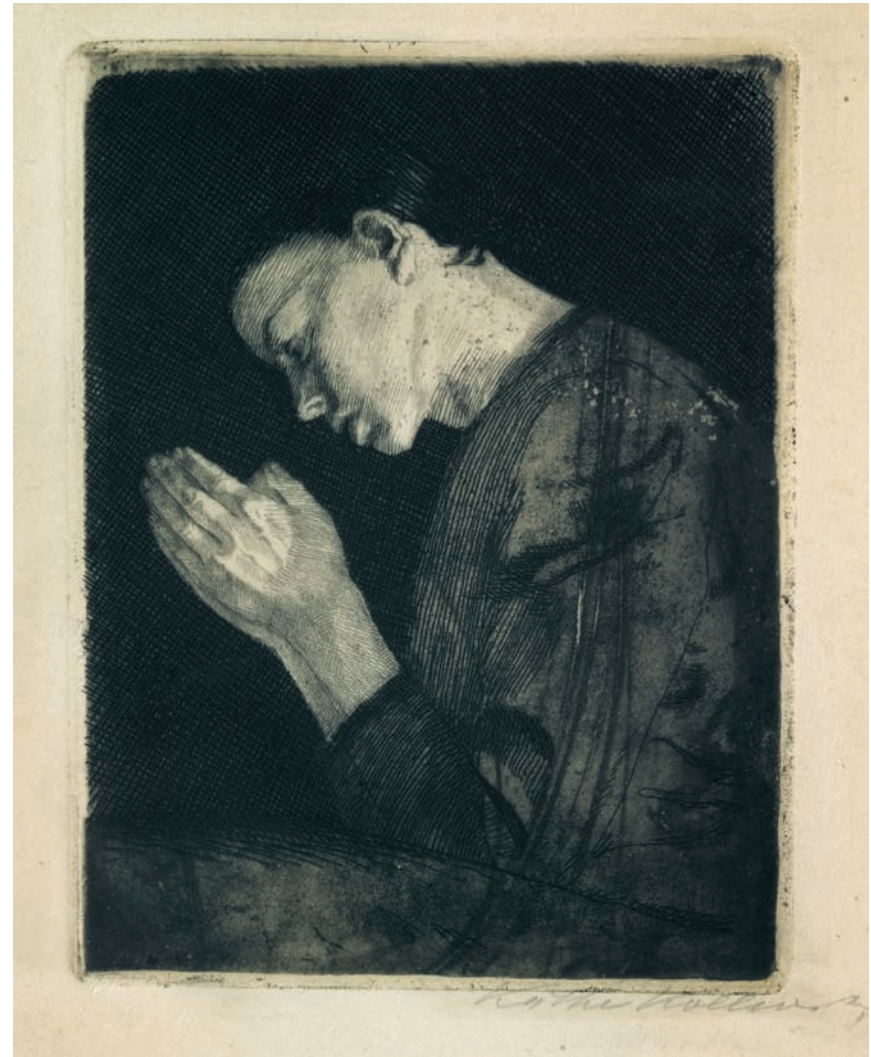
Chaque année, le jour de la Saint-Sylvestre ou les premiers jours de l'an, Käthe fait le bilan : « Que nous a apporté cette année ? » Elle gardera cette habitude tout au long de sa vie. « Saint-Sylvestre 1913. Il y a un an j'avais été effrayée parce qu'on prédisait la guerre. L'année s'est terminée et n'a rien apporté de particulier. »

Huit mois plus tard, la guerre attendue est là. Le 30 octobre 1914, la famille apprend la mort de Peter, tombé le 22.

À partir de cette date, le *Journal* devient un étrange dialogue avec Peter. Les attaques de la douleur, et – pire encore – les moments où celle-ci s'éloigne ; la



Scène de Germinal, 1893,
eau-forte, pointe sèche, émeri.



Jeune femme en prière, 1892,
eau-forte, pointe sèche et aquatinte.



Marche des tisserands, feuillet 4 du cycle « Une Révolte des tisserands », 1893-1897,
eau-forte et émeri.



Autoportrait à la table, 1893,
eau-forte, pointe sèche et aquatinte.



Buste de l'ouvrière au châle bleu, 1903,
lithographie bicolore au pinceau et crayon.



Homme debout et couple assis, 1909,
fusain estompé.



Au battage, feuillet 3 du cycle «Guerre des paysans», 1905,
eau-forte, pointe sèche, aquatinte, gravure au sucre et vernis mou.



Assaut, feuillet 5 du cycle «Guerre des paysans», 1902-1903,
eau-forte, pointe sèche, aquatinte, gravure au sucre et vernis mou.



Femme à l'enfant mort, 1903,
crayon.



Femme à l'enfant mort, 1903,
eau-forte, pointe sèche et vernis mou.



Le Sacrifice, feuillet 1 de la série «Guerre», 1922,
gravure sur bois.



Les Volontaires, feuillet 2 de la série «Guerre», 1921-1922,
gravure sur bois.



Mères, deuxième version (écartée) du feuillet 6 de la série « Guerre », 1919,
lithographie au crayon.



Tour des mères, 1937-1938,
bronze.



Les Parents, feuillet 3 de la série « Guerre », 1921-1922,
gravure sur bois.



Les Parents en deuil, 1932,
pierre bleue de Belgique (exposé depuis 1956 au cimetière militaire de Vladslo).



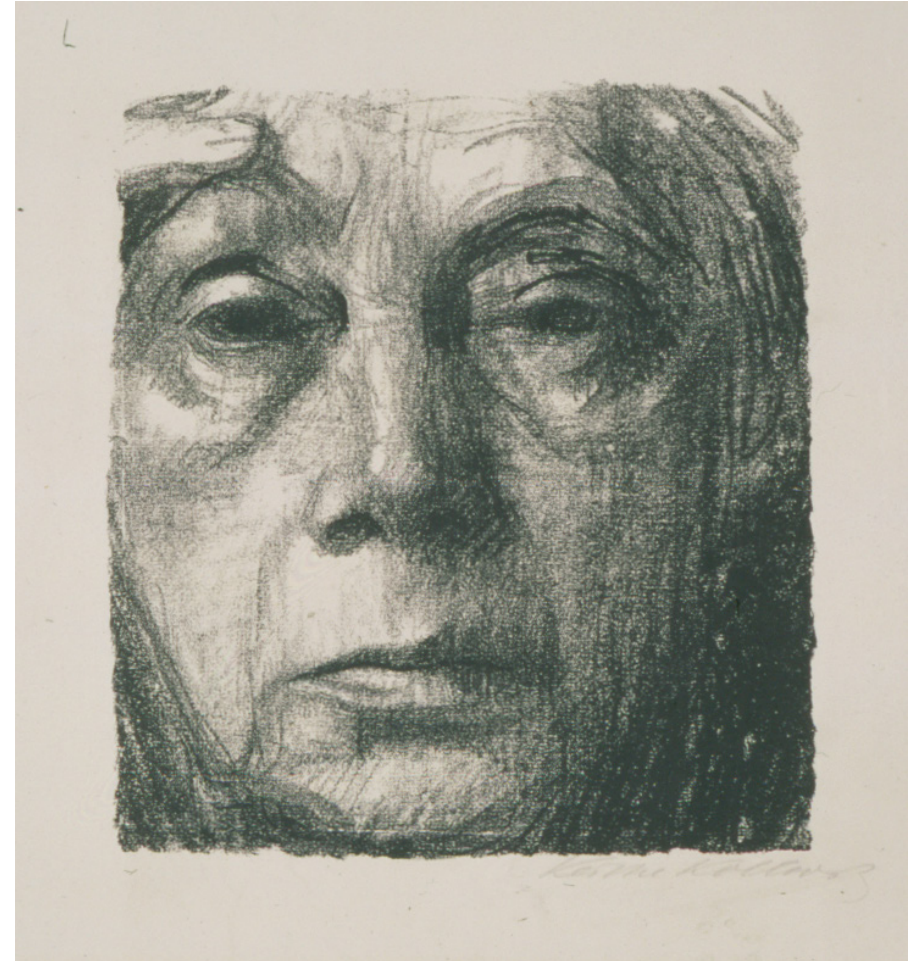
La Mort avec une fillette sur les genoux, feuillet 2 de la série « Mort », 1934,
lithographie au crayon.



Appel de la Mort, feuillet 8 de la série « Mort », 1937,
lithographie au crayon.



Pietà, 1937-1939,
bronze.



Autoportrait, 1934,
lithographie au crayon et au pinceau.



« *Les graines de semence ne doivent pas être moulues* », 1941
(citation de Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*),
lithographie au crayon.

18 septembre 1908. Aujourd'hui j'ai cherché un nouveau travail à entreprendre. Je me sens vide et je prends trop peu de plaisir aux choses. Pour le *Simplicissimus*, je n'arrive pas à commencer. Karl éprouve quelque chose de semblable. Avec ses patients il est en ce moment trop peu occupé, il lui reste beaucoup de temps. Il est aussi fatigué que moi. L'extraordinaire excitation du voyage s'est tout à fait dissipée, nous sommes dégrisés. Et je suis contrariée de ne rien faire. J'ai beaucoup travaillé dans la maison la première semaine, mais cela devient vite ennuyeux.

Lu un peu Homère. Les merveilleux adjectifs.

Les garçons aussi s'ennuient; surtout Peter. Il n'a aucun désir d'entreprendre quelque chose, pendant son temps libre il joue avec Dora.

19 septembre 1908. Je m'ennuie toujours terriblement, je n'ai toujours pas de travail.

Frau Pankopf est venue. Son mari a recommencé à avoir des crises. Elle m'a raconté qu'il devait devenir instituteur, mais s'est retrouvé écailleur, un travail très bien payé. Il a eu des problèmes cardiaques et, à cette même époque, il y a plusieurs années, les premières crises d'angoisse ont commencé. Il s'est fait soigner et a recherché du travail. Mais il n'a rien trouvé sinon, l'hiver dernier, jouer de l'orgue de Barbarie. Ses pieds ont enflé et il a de nouveau souffert de mélancolie et d'angoisse. Il aspirait à la mort, il ne pouvait entretenir sa famille, etc... Lorsque l'avant-dernier enfant est mort, il est resté dans un désespoir exalté plus longtemps encore que sa femme. Il

leur reste six enfants. Finalement il a eu des crises de folie et a été emmené à Herzberge.

Je comprends de mieux en mieux le malheur «typique» des familles d'ouvriers. Dès que le mari boit, est malade ou sans travail, il se passe toujours la même chose. Soit il reste accroché comme une «pierre morte» à sa femme et se laisse nourrir – détesté de tous les membres de la famille –, soit il devient mélancolique ou fou, ou se suicide. Pour la femme c'est toujours la même détresse. Elle doit nourrir les enfants, elle insulte son mari et se plaint de lui. Un ouvrier est venu de Königsberg à Berlin, sa femme ne l'a rejoint que plus tard. Il a contracté la syphilis pendant le temps de la séparation et a sombré misérablement. Sa femme lui a fait des reproches jusqu'à la fin : «Vois-tu, si tu n'avais pas fait ça », etc...

19 août 1909. Pour celui à qui, comme à moi, il semble que sa mémoire diminue, il est bon de noter diverses choses.

Cet été, nous sommes allés à Rauschen sur la presqu'île. Nous étions très heureux, mais nous avons marché trop longtemps. Karl en particulier semblait fatigué, un peu plus irritable qu'à la maison. Rolle, Hans, Peter voulaient de l'extraordinaire, des excursions de nuit, etc... – nous n'en avions pas la moindre envie. Cependant la promenade dans les dunes a été très belle, grâce au paysage grandiose.

La cérémonie du centenaire de Grand-Père. L'inauguration du monument. Le portrait en relief n'est pas de mauvais goût, mais un peu lourd. Il aurait été mieux en pierre. Puis on se disperse dans le cimetière. Rele est avec moi, je lui montre les tombes.

Le 14 nous allons tous à Rauschen. La mer est haute. Karl se baigne, mais le bain des dames est interdit.

20 août 1909. Ai commencé à modeler Hans.

23 août 1909. J'ai terminé le dessin pour le *Simplicissimus*, où l'homme sort ivre du cabaret et la femme l'attend.

26 août 1909. Suis allée chez Frau Becker. Le bébé de trois mois gît émacié et couvert de mouches dans sa voiture. Trudchen ne peut toujours pas marcher, elle est pâle et douce. Frau Becker n'est plus acceptée au sanatorium. Le mari a du travail, mais il est plein d'amertume. Frau Becker est toujours aussi amicale. J'écris au *Simplicissimus* pour demander si une série de dessins sur la vie prolétarienne les intéresserait.

28 août 1909. Aujourd'hui Karl a eu de violentes douleurs dans la poitrine. Suis allée de nouveau chez les Becker. Atmosphère épouvantable. Emil est dans son lit avec la fièvre. Trud pleure. Je suis repartie aussitôt.

30 août 1909. Chez les Becker. L'homme s'en va, la femme se plaint. Toujours la même chanson. Maladie, chômage, alcoolisme. C'est un cercle vicieux. Elle a onze enfants, dont 5 vivent. «Les grands meurent et il en vient toujours des petits».

J'ai fait une esquisse pour le *Simplicissimus* : une femme qui va se noyer avec ses enfants.

6 septembre 1909. Travaillé pour le *Simplicissimus*. Le dessin de la femme qui va se noyer est presque terminé. Maintenant je fais la femme en train de mendier.

Le soir, avec Karl et Hans, avons lu *L'intruse* de Maeterlinck.

8 septembre 1909. Le quatrième dessin pour le *Simplicissimus* est terminé. Il en manque encore deux.

Le Pôle nord est découvert par Cook et par Peary.

11 septembre 1909. Dimanche très calme. Les garçons sont chez les Laurig (anniversaire de Kati). Karl en visite. Je suis paresseuse. Je lis la biographie de Constant jusqu'à la fin. Sa personnalité est merveilleuse. Fidélité et infidélité, caractère chevaleresque, indécision, égoïsme, le tout pêle-mêle.

14 septembre 1909. Terminé le portrait de J., et mis en ordre mes études pour le *Simplicissimus*.

18 septembre 1909. Hier fut un jour heureux. Ai terminé le sixième et donc dernier dessin pour le *Simplicissimus*: «le travail à domicile.» Vers le soir, belle promenade jusqu'au viaduc. Je suis si joyeuse que je me sens prête à travailler, bien et facilement. Je pourrais encore faire sans peine plusieurs dessins pour le *Simplicissimus*. Grâce à mon long travail j'ai maintenant un fonds de possibilités qui me permet de m'exprimer sans modèle.

Aujourd'hui j'ai fait le dessin de Noël pour le *Simplicissimus*. Il m'a fait penser à Hogarth. Père a eu pendant un certain temps toutes ses gravures à la maison – je ne sais si on les lui avait prêtées ou si elles lui appartenaient. Je les regardais avec grand plaisir et elles m'ont certainement beaucoup influencée. Heureusement que Père ne m'a pas interdit Hogarth à cause des sujets.

19 septembre 1909. Aujourd'hui j'ai encore travaillé au dessin de Noël, et je vais le laisser dans cet état. La femme se penche de profil sur la clôture, son corps y jette une grande ombre.

28 septembre 1909. Il y a 24 ans aujourd'hui, Karl et moi nous sommes fiancés. Ce matin il a jeté sur le lit un gros bouquet de roses rouges. Hier je lui ai montré les six dessins pour le *Simplicissimus*. Il a presque pleuré, m'a serrée dans ses bras et m'a embrassée.

Je suis invitée par la ligue de protection des mères de Leipzig à leur envoyer un dessin. Je dessine une mère qui appuie son visage contre un tout petit enfant. Mais j'enverrai peut-être aussi celui de la femme qui frappe à la porte, qui était destiné au *Simplicissimus*.

15 octobre 1909. Depuis sa rencontre avec Kaiser une dépression presque malade envahit Karl. Il est fatigué, a mauvaise mine, est très déprimé et irritable.

Reçu du *Simplicissimus* une lettre très chaleureuse à propos des six dessins. Dans la classe de Hans le professeur a laissé les garçons libres d'écrire une dissertation personnelle. Hans pense à faire son portrait.

Mi-novembre 1909. Récemment les garçons se sont disputés, vraisemblablement pour une raison insignifiante. Je n'étais pas présente. Quand je suis entrée, Peter avait sorti les plus beaux livres de Hans de la bibliothèque et les avait jetés par terre. Hans a dit qu'il l'avait prémédité. J'étais très en colère, j'ai traité ce geste de grossier, vil, vulgaire. Dix minutes après la fureur de Peter était passée, et il remettait les livres à leur place. Hans ne l'a pas su car il était monté dans sa chambre. Il faut voir comme il aime ses livres, qu'il a tous ornés d'ex-libris, et Peter le sait parfaitement.

Célébration du Jour de Pénitence à l'église Sainte-Marie. Entendu: «Ô Éternité voix du tonnerre.» Très beau. Les vieux textes sont pour moi très intéressants. La vie ne peut pas être peinte avec plus de noirceur. «Les larmes, les plaintes, l'angoisse et la détresse sont le pain du Christ.» C'est pourquoi la félicité céleste est si glorifiée: «Mon Sauveur essuie lui-même mes larmes.» De temps à autre une expression forte: «La tombe ouverte m'épouvante.» ou «La mort reste haïe de la nature humaine.» Devant moi étaient assis les vieux Preugel, je devrais dire: «les pauvres vieux Preugel.»

30 novembre 1909. Dimanche soir la Sécession a été inaugurée. J'y étais avec Hans. Mes travaux sont bien présentés, bien que l'eau-forte soit mise à part. Pourtant je ne suis pas satisfaite. Il y a là tant d'œuvres intéressantes qui semblent plus neuves que les miennes. Brandebourg est cette fois excellent. Sa danse, son orgie, j'aimerais les avoir faites. Je devrais veiller à donner une forme toujours plus simple à mes travaux, ils ont quelque chose de trop travaillé. Je voudrais faire ainsi la nouvelle eau-forte – qu'elle insiste sur l'essentiel, et nie presque ce qui ne l'est pas.

9 décembre 1909. Avec mon travail, cela ne va toujours pas comme je le veux. De temps à autre il me semble que je travaille bien. Cependant il suffit d'une pause de quelques heures pour que mes yeux soient de nouveau libres de préjugés et voient que ce que je viens de faire n'est pas très différent de ce que j'ai fait auparavant.

[10] Avril 1910. Depuis très longtemps je n'ai pas écrit dans le *Journal*. La dernière inscription date du 9 décembre.

Souvent je rêve que j'ai encore un petit enfant, et j'éprouve une très grande tendresse, telle qu'on la ressent dans les rêves où les sentiments sont plus forts que dans la vie. C'est un sentiment indiciblement doux que je ressens dans ces rêves. Par exemple c'est Peter qui est couché là et qui dort, je le découvre et c'est un tout petit enfant, tout chaud et qui sent bon.

Je reviens peu à peu à la période de ma vie où travailler avait la première place. Lorsqu'à Pâques les garçons étaient en voyage, j'ai travaillé presque sans arrêt. Bien sûr j'ai dormi, mangé, je me suis un peu promenée, mais j'ai avant tout travaillé. Et pourtant je ne sais pas si, à un tel travail, la « bénédiction » ne manque pas. Aucune autre émotion ne me détourne de mon activité, je travaille comme une vache broute; et Heller a dit un jour qu'une telle tranquillité, c'est la mort. C'est peut-être qu'en réalité, je ne « crée » plus que très peu.

Les mains travaillent, travaillent, et la tête pense produire Dieu sait quoi, et cependant, jadis, quand mon temps disponible était si fâcheusement réduit, j'étais plus productive parce que j'étais plus sensuelle, je vivais comme un être humain doit vivre, s'intéressant à tout avec passion.

Avril 1910. J'ai complètement oublié comme je me suis follement ennuyée l'automne dernier. Comme je me sentais vide, abandonnée et improductive. Maintenant je travaille jour après jour, semaine après semaine, je suis calme et joyeuse, équilibrée. Qui sait quand tout se brisera de nouveau et que je redeviendrai stérile et sèche, bonne à rien. Cela peut venir d'un seul coup. Entendu *Parsifal*. Des chants en solo et des chœurs de la Philharmonie. Très beau, solennel, fort. La procession des chevaliers du Graal, le bourdonnement de la cloche, les chœurs des hommes, les voix d'enfants planant dans les hauteurs.

Cette période de ma vie me semble très belle. Je n'ai pas encore été frappée par de grandes douleurs. Nos chers garçons deviennent plus indépendants. Je vois déjà le temps où ils s'éloigneront de nous, et pour le moment je le vois sans douleur. Car ils seront mûrs pour une vie entièrement personnelle et moi, je suis encore assez jeune pour une vie à moi.

[Début] mai 1910. Dans la Leipzigerstraße, une vieille femme aveugle, en guenilles, debout sur la chaussée, essaie prudemment de trouver le trottoir avec son pied. Je la saisis par le bras et lui demande où elle veut aller. « Nulle part. » Non pas d'un ton larmoyant, mais grincheux, comme « Laisse-moi tranquille ! » Je l'ai décidée à monter au moins sur le trottoir. Lorsque je me suis retournée elle était partie, à sa place un homme ivre gesticulait avec sa canne.

À la maison, Karl m'a raconté que dans le vestibule, il avait rencontré un voleur en fuite. Il l'a maintenu jusqu'à ce que Frau Senftleben aille chercher

les policiers. Il est torturé par un sentiment de honte, parce qu'il a retenu l'homme et ne l'a pas laissé s'enfuir.

20 mai 1910. Le jour de Pâques Grete Wiesenthal était ici. Grete est un être très agréable, aimable, charmant. Le pauvre Hans est très amoureux. Il est allé ensuite lui porter son ex-libris, il a eu le droit de rester avec elle pendant des heures.

13 juin 1910. Anniversaire de Karl. Beaucoup, beaucoup de roses et 47 bougies. De moi, un autoportrait que personne n'a trouvé ressemblant; de Hans, son poème à Grete Wiesenthal; de Peter, un ouvrage de géologie sur les Alpes, un livre de vues de la Suisse, une bouteille Thermos, un sifflet pour la montagne.

Il y a quelques jours, Hans m'a lu des poèmes et une petite histoire destinées à Grete Wiesenthal. Ils sont très mélancoliques et nostalgiques et m'ont rendue triste. Il est en train de vivre son premier amour.

18 juin 1910. Suis allée à l'école voisine. Dans la classe inférieure, Melle Tietz s'occupe de douze enfants, garçons et filles. Quelques-uns ont l'air complètement stupides, chez d'autres on ne remarque pas leur faiblesse d'esprit. Parmi eux se trouve un garçon qui est le 25^e enfant de ses parents. Ceux qui naissent les premiers sont normaux, à partir du 19^e ils sont faibles d'esprit. Un des garçons ne peut pas parler d'une façon continue, pour raconter une histoire il n'utilise que les mots les plus importants. Une petite fille récemment arrivée pose toujours ses bras sur la table et sa tête dessus. Un petit garçon gras-souillet chante: «Un oiseau arrive en volant.» La maîtresse dit qu'il lui faut plusieurs semaines pour apprendre quelques lettres à certains enfants. Sur une large table une forêt a été reconstituée, en papiers de couleurs vives, par les enfants eux-mêmes. Quelques lièvres, le loup sont très réussis. Quand

la maîtresse raconte l'histoire de la biche, ils tournent la tête et regardent la forêt.

La classe supérieure est tenue par un maître. Il y a 19 enfants, et il dit qu'ils sont trop nombreux. Ici aussi les deux sexes sont mélangés. Les résultats sont naturellement bien meilleurs que dans la classe des petits, mais les physionomies sont les mêmes, tristes et déprimées.

Août 1910. Revenus depuis trois jours de Latsch. Ce fut un été heureux. Un bel été. Peut-être le dernier que nous passons ensemble.

Je suis descendue aujourd'hui à l'atelier. Mon eau-forte *L'adieu* ne me semble pas encore satisfaisante. Si je trouvais rapidement un modèle, je pourrais commencer le groupe sculpté de la femme avec l'enfant mort.

18 août 1910. Récemment j'ai relu mes notes qui datent de l'enfance de Hans. Il est arrivé et je les lui ai lues, ce qui l'a beaucoup amusé. Sur Peter j'ai malheureusement moins écrit. Dans ses premières années, il me semblait avoir peu à dire sur lui. Son développement n'a commencé que lorsqu'il était déjà assez grand. Lorsque j'y repense, c'était un enfant calme et aimable. «Moi aussi je veux être sauvage», a-t-il dit un jour où il voyait Hans en colère. Un jour, pendant l'absence de Hans, je l'ai laissé jouer avec ses crayons de couleur. Il s'en est servi timidement, et lorsqu'il réussissait une belle couleur, il soupirait et rougissait, angoissé et heureux à la fois.

Le jour où l'une des tortues est morte, il a appuyé son visage contre le dossier de la chaise où il était assis, pour ne pas montrer qu'il avait les yeux pleins de larmes.

Maintenant (il a 14 ans 1/2), il est très grand, son visage a changé. Il est aimable et a de l'humour. De temps à autre cependant, il désobéit d'une façon éhontée et provocante. Il fait partie d'un club de patins à roulettes auquel appartiennent aussi Lotte Laak, les deux Freundlich et Fritz Laak. Lotte

Laak est bien la première fille pour laquelle il s'enflamme. Au printemps il revenait souvent avec des œillets rouges qu'il avait gagnés à une course. Il est très bon dans les exercices physiques: la gymnastique, mais aussi les courses de patin à roulettes, de patins à glace, la natation. Les jeunes filles l'aiment bien et il a beaucoup d'amis. Jusqu'à maintenant ses rêves, quand il en parlait, étaient encore très enfantins. L'éveil de sa vie sexuelle se devine à ce qu'il commence à philosopher. Il nie Dieu. Il peint et dessine volontiers, il a le sens de la couleur. Il me semble assez critique, un peu prosaïque, moins attaché aux illusions que Hans.

Hans affirme ne pas avoir peur de l'examen qu'il va passer.

26 août 1910. Aujourd'hui Hans a passé sa première épreuve écrite. Le latin.

27 août 1910. Les mathématiques. Il a résolu les 4 problèmes.

29 août 1910. Dissertation allemande. Sujet: «Que devons-nous à l'héritage grec?» Il pense avoir bien travaillé.

30 août 1910. Le grec. Il pense avoir tout raté. Il est déprimé.

9 septembre 1910. Aujourd'hui j'ai commencé mon groupe sculpté: femme avec enfant mort.

Envoyé au *Simplicissimus*: couple d'ouvriers (femme, enfant sur le bras).

12 septembre 1910. Hans a été reçu à son baccalauréat. Il est parti de bonne heure. Comme il n'était pas revenu à 11 h 1/2, j'ai pensé qu'il était possible qu'il passe l'oral. Peter l'a vu du balcon, avec son chapeau neuf. Il était avec un camarade. Nous avons couru à sa rencontre et, juste comme il atteignait le haut de l'escalier, Karl est sorti de son cabinet, il a monté l'escalier en

courant, l'a serré dans ses bras en sautant de joie. Nous avions en haut une bouteille de vin, nous nous sommes assis tous les quatre et avons bu. Puis Hans est retourné à l'école pour voir les autres, Karl à son travail et moi aux préparatifs pour la soirée.

Le soir nous étions quarante. Mère, les Schmidt, les Hoffenrichter, les Schade, les Sell, les Stern (Kati n'est pas venue), Lore, Kalmikkoff (quelques minutes), Grete Schömian, Margaret Bartich, les Kaiser, les Laessig, Hans et Dora Schröder, Georg. À table Karl a lu un petit discours, ensuite Konrad a pris la parole, et nous avons chanté avant de danser – une polonaise conduite par Mère et Hans. Mère est restée jusqu'à minuit et demi, et elle n'était pas du tout fatiguée. Puis ils sont tous partis, sauf les Schmidt. Eux, Karl, Hans et moi étions assis tous ensemble dans la chambre au balcon. Hans s'est endormi d'un seul coup. Karl s'était rendu libre toute la soirée. Il se réjouit souvent de tout son cœur, mais jamais je ne l'ai vu se réjouir autant qu'à cette occasion.

20 Septembre 1910. Depuis le 9 septembre je travaille à mon groupe: *Femme et enfant*.

29 septembre 1910. Frau Naujoks pose pour moi depuis trois semaines. Elle me plaît beaucoup. Elle est confiante, aimable. Son mari, malade depuis sept ans, est entièrement à sa charge. Je ne suis pas sûre qu'elle désire encore qu'il guérisse. Elle le souhaite, mais si cela n'arrive pas, elle épousera un homme bien portant et ira vivre à la campagne. Son mari a 34 ans, elle 28. Ils ont perdu un jeune enfant. Elle a d'abord posé avec le petit Hermann S. Elle était magnifique avec l'enfant sur ses genoux. Sa nudité plaisait beaucoup au gamin, il se comportait avec elle comme un petit animal, un petit fauve. Et elle aussi y prenait un plaisir animal. Elle a l'art de bavarder avec les enfants, qui leur convient si bien. Mais comme le petit avait des poux et ne se

tenait tranquille que lorsqu'il dormait, j'ai pris la petite Trude Schulz pour modèle. Elle a le même âge que lui mais reste tout à fait sage et, avec elle, je peux travailler. Ses formes sont belles et fines. Mais Frau Naujoks regrette le petit Hermann, avec ses « lèvres épaisses de nègre » et son nez brillant « parce qu'il mange beaucoup. »

Hier était le 26^e anniversaire de nos fiançailles. Karl m'a de nouveau donné des roses. Le soir il m'a dit qu'il n'a jamais regretté que nous nous soyons unis, même au temps de Heller, où il avait pensé qu'il valait mieux qu'il n'intervienne pas. J'espère mourir après Karl. Je pourrais supporter la vie solitaire. Je suis aussi plus proche des enfants. Mais si je mourais, la solitude serait insupportable à Karl. Il aime les enfants, il donnerait sa vie pour eux mais il y a entre eux une sorte de distance.

Il en est souvent triste. Il pense au temps où je vivais avec les enfants à Briese, comme Hans volait à sa rencontre dans son petit tablier clair, quand il venait le dimanche après-midi. Peter petit était réservé envers Karl mais Hans l'aimait. Et maintenant Hans est la plupart du temps muet quand Karl est là, il n'y a plus de lien entre eux comme entre moi et les garçons. C'est pourquoi Karl serait si intolérablement seul si je mourais avant lui. Je ne connais pas d'être humain capable d'aimer autant, de toute son âme... Souvent cet amour m'a tourmentée, j'aurais voulu être plus libre. Souvent aussi il m'a donné beaucoup de bonheur. Vieillir est une adaptation imposée par la nécessité. Il y a encore un an, je souhaitais, quand Hans – ou à plus forte raison les deux garçons – ne serait plus à la maison, partir pour longtemps. À Paris. Aujourd'hui je le souhaite beaucoup moins. J'arrive maintenant à travailler autant que j'en ai besoin. C'est le principal.

9 octobre 1910. J'ai presque terminé le groupe *Mère avec enfant*. Je le fais maintenant mouler en plâtre et j'espère, cet hiver, pouvoir le sculpter dans la pierre tendre, dans un format plus petit.

Suis allée à l'exposition *Noir-Blanc* de la Nouvelle Sécession. Peu à peu je commence à pressentir ce que cette nouvelle orientation peut avoir de bon. Lorsque je suis allée dans la salle voisine, où étaient accrochés quelques travaux des refusés, le manque de talent qui s'y manifestait était encore pire que celui des nouveaux sécessionnistes.

20 novembre 1910, fête des morts. Je suis au lit, car j'ai un très léger rhumatisme articulaire, dû à une insuffisance de chauffage.

26 novembre 1910. Aujourd'hui, inauguration de la Sécession. Je suis toujours au lit.

Tolstoï est mort avec grandeur et simplicité. Sans être réconcilié avec le Synode. Il a été enterré dans son jardin par sa famille, des étudiants et le peuple de Jasnaja-Poljana.

16 décembre 1910. Je suis toujours aussi fatiguée. Et déprimée aussi à cause du surmenage de Karl. Ces éternels: « Je dois y aller toute de suite », ces visites qu'il ne peut pas éviter, ce visage tiré et découragé. Et la toux de Peter qui dure depuis des semaines.

Pendant ma maladie, j'ai ressenti tellement d'amour pour Karl, je me languissais de lui et j'étais joyeuse quand il restait une demi-heure auprès de moi. Ce type de sentiments est rare maintenant, souvent c'est avec indifférence que je vois combien il est désolé et découragé. Non que je n'aie plus d'amour pour lui, mais j'ai conscience que l'amour divin et bienheureux disparaît peu à peu. Je vois les garçons plus souvent que lui. Je les vois jeunes, florissants. En face d'eux Karl se rétrécit, il devient toujours plus petit, ses membres plus courts, son maintien étriqué et contraint, son visage froissé de plis nerveux. C'est la même chose pour moi. Où donc est l'amour? Il se dessèche. De temps en temps des périodes sensuelles, chez lui plus que chez

moi, et qui ne concordent pas. Même si j'ai souvent dit que l'amour était un état pathologique, il est cependant clair qu'une personne qui n'est pas amoureuse manque de quelque chose, même si elle ne le sent pas toujours. Elle ne le remarque qu'en tombant de nouveau amoureuse – comme si toutes ses veines se remplissaient de sang d'un seul coup.

10 janvier 1911. Hans dit: Je n'ai aucune personnalité, aucun instinct de vie, là où d'autres agissent, je regarde. Fréquenter des gens ne me sert à rien, je n'ai rien à leur donner et je reste là, troublé intérieurement. Si je n'arrive pas à choisir un métier, c'est à cause de mon manque de personnalité, d'autres auraient déjà cent fois pris une décision. Une preuve de mon absence de personnalité est mon besoin de me faire de l'un ou l'autre un Dieu et de l'imiter. Je ne me sens satisfait que dans les rares moments où je me sens capable de créer.

C'était la première fois que Hans parlait ainsi de sa mélancolie – à moi tout au moins. Il n'est pas doué pour la création et en éprouve un grand regret. Il pense de nouveau à abandonner la médecine et ne sait par quoi la remplacer. Rien ne l'intéresse vraiment. Pas même le théâtre, comme il le croyait. C'est encore la philosophie qu'il préférerait étudier, mais là encore il aurait trop de temps pour ses mélancoliques ratiocinations sur lui-même.

L'hiver dernier, j'aurais pensé tout autrement. Mais, à cause de la maladie de Peter, tout est devenu si triste. Avant Noël l'état d'esprit de Hans me semblait meilleur mais pendant les vacances il a empiré, et maintenant Hans est aussi mélancolique que pendant ses années d'école. Il me dit de Georg: «Lui a maintenant "son" métier.»

J'éprouve une grande angoisse à propos de Hans. Je pense souvent qu'il devrait quitter la maison, parce qu'il tient trop à moi. Il n'est pas encore détaché de moi. Il est si tourmenté, je ne sais pas pourquoi. Peter est si normal et Hans se traîne avec des problèmes qui le torturent. Je pense souvent

qu'il devrait se faire analyser par Freud. Ce serait comme ouvrir une soupe, ça ferait passer l'air!

5 février 1911. Demain, c'est l'anniversaire de Peter. Je croyais que je m'inquiéteraient davantage à son sujet. Il provoque en moi une légère nostalgie, mais elle est encore à l'arrière-plan.

J'ai lu les lettres de Feuerbach à ses parents, en 1840. Il était alors très jeune, à l'Académie de Düsseldorf. Beaucoup de choses me rappellent le temps que j'ai passé à Berlin et à Munich. Le grand amour que j'avais pour la maison, l'ardeur pour l'art, les profonds abattements, les promesses.

Quelque part – en Silésie je crois –, s'est passé récemment ce qui suit: une pauvre femme, mère de 9 enfants, les retire de l'école et doit pour cela payer un mark d'amende. Comme elle n'a pas ce mark, et donc ne peut payer, elle est mise en prison pour un jour. Là, sa paille prend feu, on ne sait comment, la femme brûle, on ne la retrouve que lorsqu'elle est entièrement carbonisée. Cela s'est réellement passé, il y a quelques semaines.

Pâques 1911, 1^{er} jour de vacances. Il y a hier une semaine, Hans est parti à Fribourg. Les derniers jours furent très difficiles pour moi. Je m'étais procuré du vin pour le dernier soir. Nous l'avons bu assis autour de la table, Karl en face de moi, à gauche Hans, à droite Peter. Puis ce fut l'heure qu'ils aillent se coucher. Quand je me suis approchée du canapé, Hans m'a tendu la main. Je l'ai embrassé et suis allée pleurer dans la pièce voisine. Ce fut le moment le plus difficile. Le lendemain cela allait mieux. Au moment du départ, Hans a regardé la maison par la vitre du taxi. Sur le quai nous avons rencontré Karl. Le train est parti, et nous avons fait des signes de la main. Je veux toujours garder en mémoire Hans tel qu'il m'est apparu ces derniers temps, et ne jamais laisser son visage être estompé par des impressions ultérieures. Un visage un peu étroit et pâle (quand je faisais son portrait, en

voyant sa joue je pensais: comme une fille), tendre, pur, innocent, émouvant et triste. Son visage me touche tant que je pourrais pleurer, l'embrasser, le caresser, le prendre dans mes bras comme un petit enfant – abandonné, innocent et doux, avec le regard d'un agneau.

[Prerow (mer Baltique)] 28 juillet 1911. Journée et soirée très chaude. Après le dîner, Peter et moi sommes allés au bord du lac. Karl nous attendait sur la presqu'île. Au retour, un brouillard dense et inquiétant cachait les prairies. Dans la chambre de Peter, la lumière semblait allumée. J'ai failli dire: « Cela n'a rien d'étrange, c'est peut-être Hans qui est arrivé à l'improviste », mais je ne l'ai pas dit, parce que je n'y croyais pas vraiment. Dans le vestibule Frau Kruse attendait, et elle nous dit que Hans était là. Peter marchait devant. En nous entendant venir, Hans s'était caché derrière un arbre et il a bondi vers nous, nous a serrés dans ses bras.

Une fois installés dans la véranda avec la lampe, je l'ai trouvé très mince, pâle et les yeux un peu creusés. Il avait voyagé toute la nuit et il était très fatigué. Il a dormi dans une autre maison, nous l'avons accompagné. Comment il m'a paru après quatre mois d'absence: inchangé dans sa démarche, son port de tête, sa façon de parler – peut-être un peu plus lente, grave et affectée – et un peu de raideur dans ses mouvements. Il est ici depuis deux jours. Cet après-midi, j'avais l'impression qu'il éprouvait un sentiment de tristesse et de désillusion, comme s'il attendait quelque chose. Presque tendu. Dans nos conversations, brèves et confuses – parce qu'il y avait beaucoup à raconter –, tout ne pouvait qu'être effleuré. Le premier soir, j'avais un sentiment de malaise. J'étais très heureuse, mais dans mon lit j'ai eu envie de pleurer.

Quelques heures avant l'arrivée de Hans, Peter était allé sur les grandes dunes pour peindre. Il avait son pantalon de toile jaune, sa veste de toile verte, dans son sac à dos son matériel de peintre, le chevalet sous le bras. Il s'est mis devant moi, m'a dit: « Demande-moi ce que j'ai oublié! » Puis il est

parti. J'ai eu soudain le sentiment de le voir et de l'aimer d'une façon toute nouvelle. Peu à peu j'ai éprouvé vis-à-vis de lui un sentiment de nostalgie presque insupportable, à tel point que je l'ai suivi. Cela vient du fait que Karl m'a dit qu'il est toujours inquiet pour les poumons de Peter.

Le lendemain de l'arrivée de Hans, nous nous sommes allongés l'après-midi à l'ombre du saule derrière la maison. Hans nous a parlé gaiement de sa vie et Peter l'interrompait sans arrêt.

Août 1911. De nouveau à Berlin, qui ne nous semble pas si abominable qu'après Latsch, mais aussi déprimant. Les enfants aussi semblent fanés et pâles. Travaillé avec ennui et sans plaisir au buste de grès de Hans.

1^{er} septembre 1911. Je pense à une merveilleuse statue: une femme enceinte sculptée dans la pierre. Ne la faire sortir de la pierre qu'à partir des genoux, pour que – comme disait Lise pendant sa grossesse – « elle reste enfoncée dans le sol. » L'immobilité, la contrainte, la lourdeur. Les bras et les mains qui pendent lourdement, la tête penchée, toute son attention tournée vers l'intérieur d'elle-même. Et le tout dans une pierre lourde, lourde.

Si je vends beaucoup je prendrai un petit atelier pour sculpter et je garderai celui que j'ai actuellement pour les dessins et les eaux-fortes. Je pense aussi à une sculpture, une ouvrière qui se lamente, lourdement assise, les bras levés.

Nouvel an 1912. Je n'ai rien écrit depuis des mois. Qu'est-il arrivé pendant ce temps? Et qu'y a-t-il de changé en un an? Nous nous sommes presque habitués à l'absence de Hans. Lorsqu'il est revenu je l'ai trouvé très calme, plus viril, le front plus large. Mais ensuite j'ai vu de nouveau ce qu'il y a de désagréable en lui, – la tête penchée avec découragement, la bouche exprimant la faiblesse et la résignation, le ton languissant et plaintif qu'il prend

si facilement. Et il n'a aucune disposition pour l'humour. Jadis j'ai cru le contraire, quand il était enfant. Mais son rire est agréable.

Nous voulions passer la soirée de la St Sylvestre joyeusement entre nous, – mais Peter qui était enrhumé a eu un accès de fièvre. Hans a voulu se promener avec Hanna, mais ses parents n'étaient pas d'accord – il est allé chez les Rautenberg et, de là, s'est promené seul dans la ville toute la nuit, et n'est revenu qu'à sept heures. Kate Laessig était chez nous. Lorsque minuit a sonné, nous avons tendu dans la chambre de Peter des bandes de papier multicolores, qui la rendent tout à fait gaie.

Et moi? Mon bilan pour 1911? Ai-je progressé? Pas en ce qui concerne Karl. Ce dont il parle toujours, ce qui lui semble toujours l'unique but valable de notre longue vie commune, – la véritable union l'un avec l'autre, je ne la connais toujours pas. Nos rapports avec les enfants vont-ils aussi devenir plus lâches? Je le crois presque. Il ne me reste, pour le dernier tiers de ma vie, que le travail, qui est toujours source d'enchantement, de rajeunissement, d'émotion, de satisfaction. Cette année, j'ai bien avancé en sculpture. Depuis le premier groupe de la mère avec l'enfant jusqu'au dernier achevé, j'ai progressé. Ce groupe, où l'enfant est assis entre les jambes de la mère, et où celle-ci tient les pieds de l'enfant de la main gauche, a été fait avec un modèle.

Peter a changé cette année. Il est devenu très grand et s'est développé. À Wengen il a peint à l'huile, ensuite cet été à Prerow, pour mon anniversaire. Peut-être pourra-t-il devenir peintre? Il s'est aussi transformé autrement. Comme avant il est toujours très sensible, toujours un peu mou et fatigué. Mais son humour ne s'est pas développé.

Mars 1912. Depuis plusieurs mois je n'ai rien écrit. Peter ne va plus à l'école et veut devenir peintre. Pendant des semaines il a manqué l'école à cause de ses rhumes. Peyser l'a opéré de la cloison nasale.

Toute cette période fut très défavorable à Peter. La perpétuelle obligation d'être ménagé le rend capricieux et maussade. Envers Karl il est souvent très désagréable. Envers moi aussi il est mal élevé, grincheux.

Depuis Noël nous avons le petit teckel Anatol. C'est une très bonne chose pour Peter.

16 avril 1912. Le vapeur anglais Titanic a coulé avec plus de mille personnes. Frau Sonnebald dit que chaque fois qu'il arrive quelque chose à l'un de ses enfants, elle l'a vu en rêve. En mai avec Peter à Florence.

Octobre 1912. Le 15 juin je suis allée voir Peter à Lubochin. Je ne me réjouissais pas d'avance à l'idée de ce voyage, mais une fois dans le train je devins très impatiente. Il vint à ma rencontre à Dritschmin et nous avons achevé le voyage dans un petit cabriolet. Dès le premier jour j'éprouvais déjà de la douleur d'avoir à quitter de nouveau Peter. Je l'aimai tant pendant ces quelques jours que mon sentiment était proche de l'érotisme. Être à côté de lui était pour moi un bonheur. J'aurais aimé, comme notre père le faisait avec nous, marcher en le tenant toujours enlacé. La nuit dans mon lit, je pleurais, je me languissais et m'inquiétais comme si j'étais déjà partie. Il me semblait parfait dans sa gentillesse simple, enfantine et naïve, avec son bon et doux sourire. Son attitude envers les animaux, sa chambre étroite et chaleureuse, son matériel de travail, sa pipe... Lorsque je suis partie, je pouvais à peine me réjouir à la pensée de Hans, que je devais voir quelques jours plus tard. Lu de Thomas Mann *Mort à Venise*. Tout à fait enchantée au début – un peu déçue vers la fin.

St Sylvestre 1912. L'année a-t-elle été bonne? Paisible. Elle a apporté peu de chagrins. S'il m'est arrivé de pleurer, la cause en général était loin d'être dramatique.

J'ai l'impression que Hans ne trouve pas toujours en moi ce qu'il y cherche. Il va de l'avant, mais moi pas. Me sent-il devenir vieille? Cela se remarque-t-il? Je ne sais pas. Quelquefois je me sens presque paralysée. Quelquefois au contraire trop relâchée. C'est mauvais, souvent je ne crois plus à mon travail. Jadis je n'avais pas d'arrière-pensées, maintenant je me sens vulnérable, je suis souvent découragée. La direction que prend la jeunesse m'inquiète beaucoup. Si j'avais une grande force en moi, je ne m'en souciera pas tant – mais je ne sens aucun écho derrière moi, je suis comme mise au rancart. Et la seule chose à faire est de mettre des œillères, de travailler d'arrache-pied et de ne pas se tourmenter pour autre chose.

21 mars 1913. Vendredi Saint. Début du printemps. Peter est parti seul pour toute la journée. Il a dans son sac à dos le Nouveau Testament, Faust et les odes de Klopstock.

[Mi]-mai 1913. J'ai écrit à Hans pour son anniversaire et je lui ai parlé de l'étroitesse de cœur qui le menace. La froideur, qui est peut-être une protection contre une très grande émotivité, pourrait s'installer. Comme je ne recevais aucune réponse, j'eus peur de l'avoir blessé.

Pour Peter, c'est différent. Si un isolement égoïste menace Hans, pour Peter c'est une sensibilité trop forte. Il est moins individualiste que Hans, c'est pourquoi il se trouve à l'aise dans toutes les situations nouvelles. A Lubochin il vivait comme un journalier avec les journaliers; comme apprenti-peintre il s'adapte aux autres. Oiseau migrateur, il accepte entièrement les usages. Mais je crois qu'il ne copie ainsi que là où il sent de la sympathie. Il n'imité pas ce qui lui est antipathique ou étranger. J'ai l'impression qu'il sera un spectateur de la vie agréable, et même très doué. Je ne crois pas qu'il déploiera une forte volonté, ni n'accordera une grande importance à l'argent. Dans la vie il ne nagera pas contre le courant, saura apprécier le bonheur et

le plaisir. Il se donnera entièrement à d'éventuelles douleurs. Je crains qu'il soit une proie facile pour les femmes et qu'il en souffre beaucoup. Pour moi il n'est jamais aussi émouvant que quand il pleure. Il y a des années que je ne l'ai vu pleurer – il était encore un petit garçon, et ces sanglots presque désespérés, j'y pense toujours. C'est comme cela qu'il pleurera quand je mourrai, je pense. Il est tendre et très digne d'amour.

Juin 1913. Lise a parlé des fêtes d'anniversaire et dit qu'elle voudrait les supprimer. Pourquoi suis-je contre cette idée, alors que les fêtes de famille me sont désagréables: noces d'argent ou noces d'or. Au fond, je crois que je suis opposée à ces fêtes encore plus que Lise. Peut-être parce que si je voulais être sincère, ce serait blessant. Je continue donc pour ne pas blesser. Mais j'aime fêter l'anniversaire des garçons. Pas celui de Karl ou le mien – ni celui de notre mariage, de nos fiançailles ou de notre premier baiser. Au fond de tels souvenirs me sont indiciblement pénibles, mais je le cache par lâcheté et hypocrisie. Depuis des années – peut-être depuis nos fiançailles –, j'ai construit un édifice solide de pensées, de sentiments et d'actions de défense, dans lequel je me retranche toujours.

Peter me fait beaucoup penser à Karl. Par exemple pour mon anniversaire il peint pour moi au pastel son autoportrait, me fait cadeau de *La vie de Marie* de Rilke et de la sculpture grecque de Sauerland, et en plus il vient le soir avec des fleurs – comme Karl.

[Fin septembre 1913.] J'ai rarement eu si peu d'illusions en ce qui concerne mon travail. Parfois il me semble que j'ai de la chance de pouvoir travailler la sculpture à une époque où toutes les anciennes valeurs sont jetées par dessus-bord. Cela me laisse la liberté d'innover, d'être indépendante de toute technique, tout est comme neuf. Mais je n'arrive pas à m'en convaincre.

prompte à s'enflammer croira répondre à un appel, se sentira prête à donner sa vie pour l'honneur national. Aussi loin qu'on puisse regarder dans l'avenir, c'est une spirale sans fin.

[Avril 1943] Dans les dernières semaines, deux terribles attaques aériennes. Des rues entières anéanties. Des milliers de morts, combien de personnes sans abri? Dans un proche avenir il n'y aura plus de logements pour les familles, elles seront obligées d'habiter à plusieurs dans une pièce, comme jadis à Moscou.

[Mai 1943] Hans vient d'avoir 51 ans. Dans la nuit du 13 au 14 mai il y eut une alerte. C'était une magnifique nuit de mai. Hans et Ottilie n'allèrent pas se coucher, ils étaient assis dans le jardin et écoutaient un rossignol. Lise vint aussi. Nous étions assis tous les quatre. Kathrine était venue auparavant et avait apporté pour Hans de magnifiques roses roses. Sur sa table d'anniversaire j'avais, à côté du relief tombal, posé la litho «Appel de la Mort» dans le dernier état où je l'avais retouchée.

Il y avait aussi un dessin que j'avais fait de Karl, un jour où il lisait pour moi. Nous étions assis à table l'un en face de l'autre. Hans aime beaucoup ce dessin.

Et le lendemain c'était l'anniversaire de Mère, Hans vint de nouveau en apportant un énorme bouquet de lilas de son jardin. Quel bonheur c'est pour moi, que ce jeune homme bien-aimé soit encore là et m'aime tant.

Goethe à Lavater en 1779: «Mais ne laissons plus nos religions particulières nous tourmenter. Je suis au-delà de la vérité de nos cinq sens.»

QUELQUES NOTES

Le *Simplicissimus*: Hebdomadaire satirique publié en Allemagne de 1896 à 1967 (avec une interruption entre 1944 et 1954), reconnu pour la qualité de son graphisme. Parmi les illustrateurs, on compte Alfred Kubin, George Grosz, Käthe Kollwitz, John Heartfield et l'un de ses fondateurs, Thomas Theodor Heine. Parmi les écrivains: Hermann Hesse, Frank Wedekind, Robert Walser, Henrich Mann...

Le nom *Simplicissimus* est tiré du roman de Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen, *Der abenteuerliche Simplicissimus Teutsch* (1688), relatant les tribulations de son héros pendant la guerre de 30 ans.

Le *Vorwärts* («En avant»): Journal social-démocrate fondé en octobre 1876. Au début de la première guerre mondiale, il s'aligne sur la position pacifiste tenue par une partie des social-démocrates. En 1933, sa publication est interdite, et il s'exile en Tchécoslovaquie puis à Paris.

Le *Jour de Pénitence*: Le «Jour de Pénitence et de Prières» (Buß und Bettag) était célébré en Allemagne le mercredi précédant le 23 novembre (début de l'année liturgique dans le calendrier protestant).

Ernst Barlach: Dessinateur, sculpteur et écrivain né en 1870 à Wedel (limitrophe à Hambourg, sur la rive droite de l'Elbe), et mort en 1938 à Rostöck. Il sera avec Käthe Kollwitz l'un des «exilés de l'intérieur», artistes ayant choisi de ne pas quitter l'Allemagne mais de s'opposer à la montée du nazisme dans

leur travail et leurs prises de position. Tous deux, Barlach et Kollwitz, sont des solitaires qui n'appartiendront à aucun groupe artistique. Leur œuvre sculptée et dessinée présente d'étonnantes ressemblances.

feld-grau : Littéralement « gris-terre », l'expression feld-grau a été utilisée en France pour désigner l'uniforme allemand des deux guerres mondiales ; et par extension le soldat de l'armée allemande lui-même.

Le professeur Unrat : Roman de Henrich Mann paru en 1905, et adapté à l'écran en 1930 par Joseph von Sternberg sous le titre de *L'ange bleu*.

Karl Liebknecht : Né en 1871 à Leipzig, il est le fils d'un des fondateurs du Parti social-démocrate allemand, Wilhelm Liebknecht. Il est avant tout très engagé dans la lutte antimilitariste, et se situe à l'aile gauche du SPD. Le 3 août 1914, Karl Liebknecht fait partie de la minorité de députés SPD qui veulent voter contre les crédits de guerre. Il rejoint le petit groupe de militants autour de Rosa Luxemburg, qui s'oppose à la guerre et à l'Union sacrée. Ce groupe « Die Internationale » – du nom de la revue dirigée par Rosa Luxemburg – appelle, le 1^{er} mai 1916, à une manifestation pour la paix à Berlin, à l'issue de laquelle Karl Liebknecht se fait arrêter. Il va passer plus de deux années en prison.

En octobre 1918, la défaite militaire de l'Allemagne se profile. Un nouveau gouvernement est formé, avec pour la première fois la participation du SPD. Liebknecht est libéré de prison le 23 octobre. Début novembre, des marins se mutinent à Kiel. Des conseils d'ouvriers et de soldats se forment. Ce mouvement gagne Berlin, et le 9 novembre Karl Liebknecht y proclame la République socialiste d'Allemagne. Si cette orientation ne va pas l'emporter, la révolution renverse bel et bien la monarchie, et le SPD est dès lors à la tête du nouveau gouvernement.

À la fin du mois de décembre 1918, la répression d'une manifestation avait poussé l'USPD à quitter le gouvernement. En conséquence, le préfet de police de Berlin, le militant USPD Emil Eichhorn (qui avait été mis en place par la révolution), est démis de ses fonctions le 4 janvier 1919, ce qui déclenche la révolte de janvier 1919 à Berlin, rapidement réprimée dans le sang (« La Semaine sanglante »).

Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont arrêtés le 15 janvier 1919, puis assassinés le soir même par des soldats des Corps francs. (Source : Critique Sociale).

S.P.D. : Sozialdemokratische Partei Deutschlands, Parti social-démocrate d'Allemagne.

U.S.P.D. : Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands, Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne.

K.A.P.D. : Kommunistische Arbeiter Partei Deutschlands, Parti Communiste des Travailleurs d'Allemagne.

N.S.D.A.P. : Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, Parti National Socialiste des Travailleurs Allemands, créé en juillet 1920 à partir du D.A.P. (Deutsche Arbeiterpartei) par Hitler et Drexler.

La Marseillaise Allemande, ou « Marseillaise des Travailleurs » : Chantée sur l'air de la Marseillaise, avec des paroles allemandes de Jacob Audorf, composées pour l'Allgemeinen Deutschen Arbeiterverein (ADAV), l'Association Générale des Travailleurs Allemands ; à la mort du fondateur de l'ADAV, Ferdinand Lassalle, un refrain est rajouté, celui chanté par les enfants entendus par Käthe Kollwitz (*Nicht zählen wir den Feind / nicht die Gefahren all!*).

Gleichschaltung : ou « Coordination », « Synchronisation », « Égalisation ».

En français, rendu par : « La mise au pas », désigne la période des vingt mois qui ont suivi le 30 janvier 1933. Processus mis en œuvre par Hitler et le parti nazi pour prendre le contrôle de toutes les instances politiques, culturelles, éducatives, religieuses et militaires.

Iswestija : Quotidien créé juste après la révolution de Février 1917, voix officielle du gouvernement soviétique.

L'ange de la cathédrale de Güstrow : Ernst Barlach donnera à l'une de ses statues « l'ange de Gustrow » le visage de Kollwitz (de manière inconsciente, écrira-t-il). Cet ange de bronze « suspendu » dans la chapelle de la cathédrale de Gustrow est un hommage aux morts de la première guerre mondiale.

Theodor Storm : Poète et écrivain né en 1817 à Husum, petite ville du Schleswig-Holstein ; il y exerce le métier d'avocat, jusqu'à l'année 1853 où, refusant d'accepter la domination danoise, il « s'exile » en Prusse. Lorsque le comté redevient allemand, en 1864, il revient s'installer à Husum. Toute son œuvre témoigne de son attachement à sa terre natale, la région côtière bordée par la mer du Nord.

Sylvie Doizelet remercie Christine Lemeur, Dominique Surmais, Anne Spang et Miriam Stauder, pour leurs précieux éclaircissements.

L'Atelier contemporain remercie Hannelore Fischer et Miriam Stauder, conservatrices au Musée Käthe Kollwitz de Cologne ainsi que Jean-Louis Mandel et Régis Quatresous.

Édition originale : Käthe Kollwitz, *Die Tagebücher*, Siedler Verlag, Berlin, 1989.

Cet ouvrage est édité en partenariat avec le
Musée Käthe Kollwitz de Cologne (www.kollwitz.de/fr).
Nachlass Kollwitz © Käthe Kollwitz Museum Köln

Conception graphique : Juliette Roussel
Impression : Jelgavas Tipografija

© L'Atelier contemporain, octobre 2017 / ISBN 979-10-92444-53-7
www.editionsateliercontemporain.net